

B4BP
116

LE PAIN BLANC

JEAN DE BOSSCHÈRE

MORVEN LE GAËLIQUE

MICHEL MANOLL

JULES SUPERVIELLE

GEORGES HERMENT

PIERRE REVERDY

Y. DELÉTANG-TARDIF

JEAN LE LOUËT

JULIEN LANOË

Tous les 2 mois
Septembre 1937

**Abonnez-vous
au PAIN BLANC**



L'abonnement ne coûte que
20 francs



Adressez votre abonnement à

Michel LAUMONIER

Compte de Chèques Postaux 44-03 Nantes

Séduction de l'horloge

L'INTIMITÉ qui s'est établie entre l'horloge et notre personne civile, victime de son individu de chaux et de chair, ne naquit point de la démarche des aiguilles au cadran. Cela surprend, car nous apprécions l'intransigeance du spirale.

Tout mouvement terrestre accompagne la parabole du soleil, et ce qui veut durer dans la substance se met en boule ou en cercle. Ce n'est ni son obéissance mécanique ni son absence d'originalité qui nous l'eût attachée, l'horloge qui vit enracinée comme un cèdre dans sa sagesse sédentaire.

Nous fûmes séduits par ce qu'elle partage avec nous dans le spirituel.

L'horloge a inventé toutes sortes d'entités métaphysiques : l'Heure, la Seconde, la Minute, le Tour-de-Cadran, l'Heure-Fixe et celles du Crime et du Berger. C'est en évoquant ses dons de mythologue que la voix du balancier séduit l'homme asphyxié de spéculations rationnelles. Car l'homme qui n'aurait trouvé que la parole du géomètre serait resté un échangeur ventripotent et feudataire, un bâtisseur dans les bien verrouillées prisons cartésiennes. Or, comme je prétends que fit l'horloge, l'homme dans l'absurde conçut la fable, au delà des cités infernales et des guerriers microcéphales.

Ainsi que l'homme, pour sa soif, prospecta les entrailles des dieux, l'horloge a tiré de *rien* des êtres fabuleux et de miséricorde.

Jean de BOSSCHÈRE.

La petite voleuse

MON grand-père est mort
on l'a mis dans l'trou
qu'est-ce qui restait comme sou ?
sa vieille bague en or.

Les rats auront ses sabots
son jardin aux escargots
les puces auront le matelas
son armoire les cancrelats.

Mon grand-père est mort
on l'a mis dehors.
L'huissier est dans l'appentis
le juge de paix au fournil

Sa fille et mon frère
seront légataires
personne n'ira disputer
pour qui devra hériter.

L'huissier est dans l'appentis
le juge de paix au fournil
y avait la tire lire
je n'irai pas dire

Sous la cendre du foyer
et des billets bien pliés
et des écus bien tassés
c'est moi qu'ai tout ramassé

Morven LE GAËLIQUE.



T O U J O U R S cette lame élancée qui brise le pollen-attise
la lumière-rôde sur la peur tenace qui joint les deux
pôles du souffle. Cette existence te conduit aux portes ver-
rouillées où s'usent les épaules, ton cri même rapide
comme un phare n'atteint pas le cœur évidé du torrent.
La teinte d'une image glace ton doigt lassé — l'issue n'a
pas de bords — le matin pas de port. C'est tout ce qui se
dit entre le sommeil et toi qui rapproche tes lèvres, attire
dans sa glue les mots vifs et coupants.

J E t'attends au milieu du tumulte frais qui mousse et
s'évapore; les étendues fertiles où les pierres pourrissent
ont perdu les traces du soir mortel où tu comptais les pas
avant de les briser; il reste encore le bruit faux d'un orage
qui cernait ta mémoire dans un réseau aveugle. Les tenta-
tives de retour se heurtent aux paysages inconnus — aux
tourbillons coupants — aux flèches abattues; hissé jusqu'au
bord du voyage fermé tu ne retrouves que la nuit sans
abîme d'un corps défait.

Michel MANOLL.

QUEL voyage n'a pu s'accomplir par delà ce repos
Au devant des chemins tendus et décharnés
Au devant des chemins qui sillonnent l'écho
Dans le brasier de l'Océan
Dans les cratères morts où gît l'adolescence
Au fond des jours meurtris qui perdent connaissance
Dans le cachot sans ruches où bourdonne l'angoisse
Au milieu des déchets croupissants du ciel bas
Le battant du tumulte qui grave le diamant
Où se serre et se fond la glace des retours
Le plus large hémisphère qui tenaille les terres
Descend son cours obscur et ronge le nom clair
Où l'œil avait plongé son écrin de racines
Le soir détend son muscle épais et ruisselant
Sur la course abattue et le désir couché
Dans la jungle des cris la conscience qui rampe
Vers sa couche de ronces et son sommeil de cendres.

Michel MANOLL.

L'absente

C'EST vous quand vous êtes partie,
L'air peu à peu qui se referme
Mais toujours prêt à se rouvrir
Dans sa tremblante cicatrice
Et c'est mon âme à contre-jour
Si profondément étourdie
Par ce brusque manque d'amour
Qu'elle n'en trouve plus sa forme
Entre la douleur et la nuit
Et c'est mon cœur mal protégé (ou partagé)
Par un peu de chair et tant d'ombre
Qui se fait au goût de la tombe
Dans ce rien de jour étouffé
Tombant des astres goutte à goutte,
Miel secret de ce qui n'est plus
Qu'un peu de rêve révolu.

Jules SUPERVIELLE.

R IEN ne reste du ciel sur toute la terre
il a pompé toute la sueur d'août
on butte à ce qui n'est ni d'air ni d'eau
après les cales de laves jaunes
chargé à bloc, il entre où l'œil s'y perd
adieu la ligne d'ombre où la chaleur se cabre
ce n'est plus rien
c'est toi nageant sous ton sourire
quels grands espaces entre ce qui n'est pas nous
le froid glace la moindre chute
on attend le printemps qui n'a pas encore tourné
quand j'entendrai les roues
quand nous pressentirons les eaux
quand le nœud du soleil se desserrera de lui-même
il y aura à couper la lame
à se prendre encore à niveau de vie
pour que la mousse bout sans dommage
pour ne pas dépasser les herbes
pour lâcher le radeau avec tous les vivres.

Georges HERMENT.

Main morte

L ENTEMENT la mort regagne son allure
A rebrousse poil de la nuit
Entre le départ et l'heure sans ressort
La gymnastique du littoral qui se déplie sous le couvert
Dans les pulsations intermittentes des deltas
Les poignets débordés par la crue de la fièvre
Il est temps de ne plus revenir
Critique d'or de la misère
Quand les vagues du sort ne suivent plus le train
Mon tourment se déroule à peine
Dans les à-coups de la colère
Bobine du cœur sur la main
La tempête écharpée aux mâts de la croisière
Dans l'amour désuni par la moindre fêlure
Je repousse ta main de lierre sur ma main
Le grain de la douleur sur mon épaule
Le signal du détour au bout du lendemain
Je refuse l'élan qui souffle vers le mien
Plaques de marbre
Les flaques sont à plat ventre des orties

Il n'y a plus de marge entre mon ombre et ta lumière
 Un rêve écaillé d'or me barre le chemin
 Dans les remous du temps ma mémoire exploite son filon
 La prune accrochée à la couleur naissante
 Plus basse que ton cœur et que ta vie
 Plus forte à la montée qu'à la descente
 La couleur que personne ne voit
 Dans les parties les plus profondes de son être
 Si je jette la sonde qui traîne aux fonds marins
 Aucune pierre ne s'émeut.
 Aucun souffle ne vient caresser la lumière
 Les jeux de fards qui masquent les grimaces jaunes du
 [matin

Dans les rues devenues trop courtes
 Dans les ruelles de la santé où se concerte le malheur
 Avenue de partir avant le temps des autres
 Revenus de tous temps que l'on ne revoit plus
 Coups de reins sourds de l'aventure
 Souvenirs des circuits refermés au loin
 Tout est vide
 L'esprit prend l'air
 Le cœur a dégorgé ses pires sentiments
 Le vent passe partout à travers les rainures
 Qui me séparent des servitudes de mes sens
 Le désert sans lumière où s'étire la caravane des silhouettes
 [désirées

Le ciel pesant d'où tombe la neige noire de l'oubli
 La mer sans profondeur où mon orgueil perd pied
 Et les voix sans écho dans les montagnes transparentes

A travers les chemins qui ne sont tracés qu'en arrière
En marchant vers les pays connus qui deviennent mécon-
[naissables

Les visages sans nom qui se précisent
Et les êtres chéris qui se dédisent
Tout ce que l'on croyait être et qui n'est pas
Tout ce dont on avait toujours douté qui vous fait vivre
Contre le courant trop rapide de nos forces
La chaleur qui se perd
Le sang se décolore
Il est difficile de tenir debout contre cet autre vent
Le vent qui vient de loin
Derrière les palissades
Sous les murs écroulés couverts de repentirs
Tant d'échos déformés par les vicissitudes
Tant de mensonges plus forts et plus vivants que la réalité
Pleins des tremblements savoureux de la crainte
Quand les mains en avant protègent les secrets
Quand on se fuit à travers l'écheveau perdu des fils cassés
Les rochers aux lames acérées de la discorde
Quand on referme violemment la porte sur la nuit
Il n'y a plus à placer là que le murmure
La seule clef sans bruit qui force la serrure
Entre l'aveu confus et le lien du mystère
Les mots silencieux qui tendent leur filet
Dans tous les coins de cette chambre noire
Où ton ombre ni moi n'aurons jamais dormi

Pierre REVERDY.

Jour

VISITÉ par des chansons ton cœur
Au carrefour des yeux revoit le chemin qui lui chante
La même fête profonde et tendre.

Tu n'hésites pas devant l'appel
Que tu jetas toi-même dans le temps d'avant ta vie
Et que tu reconnais
Dans les yeux remplis de mer chantante
Où femme je deviens ta vision.

Je suis plus seule avec ton regard
Que jamais solitude ne fut rêvée par les hommes
Mon silence éblouit ton espace
Ils s'enfantent l'un l'autre jusqu'au cœur de leurs tempêtes
Dans l'île des calmes.

Il n'y a plus de jours, il n'y a plus de nuits
Nous avons blessé le temps à mort
Il ne crie pas mais le sang coule
Et nous le recueillons bouche à bouche,
Jusqu'au baiser de notre sang épuisant la blessure.
Enfin l'univers est nu sous nos lèvres
Alors un astre tremble
Tous les mots sont perdus.

Yanette DELÉTANG-TARDIF.

Ode élémentaire

L'eau cèle un corps ; et plie le nuage.
La masse des eaux sans bords
Est une épaule qui succombe.
L'eau cèle un corps
Dont la chair fuit les propres bords
Tachés d'écume qui s'étage.
L'eau cèle un corps qui la saccage,
Visage tourmentant la plage
Que font les eaux entre deux bords
Issus du plein jour, de l'alliage
Des branches aux ombres du rivage
Tissés du front de ce visage
Qui tantôt plonge et tantôt sombre ;
Les joues d'aube et d'air convoitées
Souillées au souffle des nuages.
L'eau cèle un corps, comme un cubage
Du plein couchant réverbéré
Tasse les bois et marécages.
Or les narines respiraient.
L'eau cèle un corps
Fait d'un visage
Et de membres brisés,
Parfois mêlés à l'eau qui coule.

Mais, non! il nage terrassé
Et secoue lentement la houle,
Hanches meurtries, et doigts liés
Pour saisir les roseaux, qu'ils couvrent
Sa bouche anxieuse sous les nuées.
O, il s'approche pour se taire,
Pour panser sa lèvre saignée
D'appliquer aux statues de pierre
Le baiser avide de chair.
Il a lutté seul.
Pour se taire,
Et guérir ses membres frappés
A la solitude de l'air,
Il monte l'eau qui le menait.

Pour se taire,
Et ses yeux vous ont fixé.

Jean LE LOUËT.

L'impossible poésie

POUR avoir réclamé, dans *le Pain Blanc*, une poésie substantielle, honnête et sans condiments, les critiques m'ont accusé d'obscurité : une telle poésie est, paraît-il, inconcevable. Ils me font aussi remarquer que je me contredis en souhaitant que la poésie vienne à la simplicité si je lui demande aussi d'être l'interprète du « centre mystérieux par où l'homme tient à l'univers et aux autres hommes. » Je reconnais que j'ai été sommaire et que ces plaignants, dont l'attention m'honore, ont droit à quelques précisions.

Je les prie d'abord de considérer qu'il n'y a pas forcément antinomie entre la simplicité et le mystère. Une chose à l'état simple est justement une chose qui ne peut plus s'analyser ni s'expliquer : il faut l'accepter et la consommer telle quelle. D'autre part ce qui est mystérieux n'est pas forcément obscur : la Vie, la Mort sont des phénomènes simples, évidents et mystérieux.

La Poésie a pour mission d'évoquer dans leur réalité concrète les flammes de ces paradis et de ces enfers intérieurs qui composent le rythme de l'existence humaine. Elle doit se réserver jalousement pour traduire les joies et les souffrances de l'âme, ses sommeils et ses élans, ses tribulations qui échappent aux influences accidentelles et qui ne tiennent qu'au destin propre à chaque personne.

La Poésie est donc anti-intellectuelle : elle ne peut même imaginer un enchaînement entre deux idées ; elle ne saisit que des correspondances directes.

La Poésie est anti-sentimentale : son affaire n'est pas de refléter des impressions passagères et de se laisser émouvoir par des apparences de sentiments. Elle existe pour affronter l'incurable, par exemple cette douceur et cette violence inexorablement attachées à notre nature...

La Poésie est anti-artistique : c'est un travail difficile qui ne permet pas de faire des grâces, ni de se complaire en son sujet. Et cependant la Poésie n'est qu'un effort inutile, si les éclats ramenés de cette mine obscure en nous, n'ont pas la forme ni les arêtes vives, ni cet air intrigant qui accrochent l'attention et défient le temps. Cette forme, ces arêtes, cette allure, c'est ce qu'on appelle le style. Le premier élément du style poétique, c'est le rythme, car le rythme est la chaleur même de la vie.

Si maintenant l'on m'objecte encore que je demande l'impossible, je répondrai que toutes les cimes n'ont pas besoin d'être gravies ; il suffit qu'elles brillent au soleil du désir et qu'il y ait toujours des hommes prêts à toutes les extrémités.

Avec un ennui grandissant, je reçois tous les jours des recueils de poèmes. Bien rares ceux qui sont dénués de talent et même d'une certaine inspiration. Hélas ! la poésie cède à la facilité, et si je lui parle aujourd'hui un langage dur, n'en doutez pas, c'est par amour.

Julien LANOË.

LE PAIN BLANC

Cahiers de poésie paraissant tous les 2 mois

sous la direction de Michel Manoll

8, Place Bretagne, NANTES

●
La première série du Pain Blanc

comprendra 6 numéros

●
Abonnement ordinaire **20 fr.**

Abonnement de soutien **40 fr.**

Effectuer tous versements : Michel LAUMONIER, c/c
postal 44.03 Nantes.

3 francs